

## Discours de remerciement pour la cérémonie de remise

### du Prix de traduction du Pen-club

Décembre 2023

Je voudrais remercier chaleureusement le Pen-club, David Ferré, Barbara Cassin, le jury, Olivier Mannoni, tous ceux qui me font l'amitié d'être avec moi aujourd'hui pour ce prix qui me fait un immense plaisir pour plusieurs raisons :

– plaisir de me voir décerner ce prix précisément à l'ENS qui a incarné pour moi pendant quelques années la traduction sous la forme de versions et de thèmes du latin et du grec.

– joie de voir que la littérature bulgare, encore trop méconnue, dont je fais mon refuge partagé en la traduisant depuis près de 40 ans, sur laquelle je publie et que j'enseigne à l'INALCO, acquiert depuis peu par la traduction la place qu'elle mérite pleinement dans la « république mondiale des Lettres » pour citer Pascale Casanova. Cette consécration a culminé cette année, encore une fois grâce à la traduction, en anglais, par la remise de l'International Booker Prize à Guéorgui Gospodinov, que je traduis depuis 2002, pour son roman *Le pays du passé* paru en français chez Gallimard en 2021. J'appelle d'ailleurs solennellement de mes vœux la création d'un Goncourt international (et non étranger) qui aurait toute sa place en France, pays qui, comme l'Allemagne, accorde une belle place aux œuvres traduites. Chaque prix attribué à un traducteur consacre aussi l'écrivain et la littérature qu'il traduit.

– satisfaction aussi de voir des prix de la traduction créés par le Pen-club, preuve s'il en faut que le combat mené depuis des décennies notamment par l'ATLF pour faire sortir les traducteurs et traductrices de l'ombre dans laquelle ils étaient relégués commence à porter ses fruits. La traduction quitte de plus en plus son statut de secondarité, d'ancillarité par rapport à un texte original dont le caractère original précisément est mis en question (je renvoie aux propos de Borges ou au très beau roman de Mohamed Mbougar Sarr, *La plus secrète mémoire des hommes*), original, donc, que je préfère qualifier d'originel, et que le texte traduit vient prolonger, comme en témoigne l'intertextualité dans les littératures du monde, rendue possible en majeure partie par les traductions. Les traductions, écrivait Benjamin, « ne sont pas tant au service de l'œuvre, ainsi que de mauvais traducteurs ont coutume de le revendiquer pour leur travail, qu'elles ne lui sont redevables de leur existence. En elles, la vie de l'original connaît son éclosion

la plus vaste et la plus tardive, comme telle promise à un constant renouvellement. » Le traducteur, de plus en plus souvent invité dans les festivals et les rencontres littéraires est aussi de plus en plus reconnu comme l'auteur, non pas du texte, bien évidemment, mais de la langue du texte en français, de son rythme, de ses images et de l'imaginaire qu'il recrée pour un autre public. Ce qui va de pair avec une éthique et une responsabilité.

– plaisir aussi, et enfin, pour ce texte particulier qu'est *Vierge jurée*, d'Irena Ivanova qui se cache derrière le pseudonyme non genré de Rene Karabash, et je voudrais remercier chaleureusement Dorothy Aubert, des éditions Belleville, maintenant Tropismes, de l'avoir accueilli avec enthousiasme. Saluer au passage le travail remarquable fait par les éditeurs indépendants pour ouvrir LE paysage littéraire français à d'autres voix et d'autres espaces. Dès que j'ai lu *Vierge jurée*, j'ai ressenti cette excitation particulière, signe que le texte m'appelait à traduction, et j'ai su que je le traduirais. C'est le premier roman d'une très jeune autrice, qui se distingue par son rythme, sa ponctuation bien à lui, quasiment sans points, les répétitions incantatoires, son hybridité générique (narration, lettres, poèmes), l'indécidabilité de certains passages, ses niveaux symboliques, la perméabilité entre rêves, fabulation et réalité, l'imbrication subtile des lignes narratives et des voix, l'imaginaire puissant qu'il fait naître chez le lecteur. Tout cela confère à ce texte une densité, une épaisseur, une complexité, une tension qui se dévoilent graduellement à chaque lecture du roman. Il faut aussi un certain courage pour évoquer la place et le statut des femmes, par le biais de la figure des vierges jurées albanaises, ainsi que l'amour entre femmes dans des régions patriarcales : « Le métal le plus précieux en Albanie est la liberté, la femme en Albanie vaut vingt bœufs »...

Si vous avez été touchés par l'écriture si singulière de Rene Karabash que j'ai tenté de faire entendre au plus près du texte, cela montre bien l'inanité d'idées reçues, comme « le français n'aime pas les phrases longues », « le français n'aime pas les répétitions ». En littérature, le français est une abstraction, le traducteur reçoit la langue toujours renouvelée d'un texte qui « fait quelque chose à sa langue qu'il est seul à lui faire », comme le dit Henri Meschonnic. Proust, quant à lui, affirmait « Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue, comme chaque violoniste est obligé de se faire son "son" ». La tâche du traducteur est d'explorer la langue française, comme l'auteur du texte originel a exploré la sienne afin d'en faire vibrer toutes les cordes, toutes les tonalités, de faire surgir un imaginaire en co-responsance, bien entendu, avec le texte qu'il traduit. C'est ce qu'Édouard Glissant appelait « art de la fugue » : « Art de la fugue d'une langue à l'autre, sans que la première s'efface et sans que la seconde renonce à se présenter. Mais aussi art de la fugue parce que chaque traduction aujourd'hui accompagne le réseau de toutes les

traductions possibles de toute langue en toute langue. S'il est vrai qu'avec toute langue qui disparaît, disparaît une part de l'imaginaire humain, avec toute langue qui est traduite s'enrichit cet imaginaire. »

C'est là ma tâche de traductrice : contre le bruit envahissant du monde, faire partager les inquiétudes, les questionnements, les imaginaires créés par les écrivaines et les écrivains bulgares que je traduis.

Marie Vrinat-Nikolov